

sons du monde pour le ménager et ne pas le tromper.

Ils sortirent tous deux de la taverne et s'éloignèrent, en chambranlant légèrement, chacun de son côté.

— Ils m'ont oublié, dit la vieille fille, lorsque la porte fut refermée ; il n'y a pas eu de pièce pour moi ; mais laissons faire, je ne perdrai rien pour attendre.

Elle mit la barre à la porte, éteignit ses chandeliers fumeuses et s'endormit sur un banc, dans une atmosphère capable d'asphyxier dix grenadiers impériaux.

Le lendemain, ou plutôt le même jour, vers neuf heures, Jack était sur pieds, aussi frais et aussi propre qu'il lui était possible de l'être. Les mains dans les poches et le nez au vent, il arpentait en amateur les rues de Milwaukee.

Jack, mon bon ami, se disait-il, tu as devant toi une besogne payante, la Providence a l'œil sur toi, attention ! tâche de ne pas faire sauter la mine. Je m'en vais t'offrir un verre de cognac, c'est excellent après déjeuner ; mais, je t'avertis, n'en prends pas plus : un seul c'est la limite.

Il entra dans une buvette et prit un verre, un seul il est vrai, mais il le remplit jusqu'aux bords.

Après cela, il reprit son chemin et s'engagea dans une des belles rues du quartier fashionable.

Arrivé devant une maison de belle apparence bâtie au fond d'un jardin artistement arrangé, il entra par la porte cochère et se dirigea tout droit aux écuries, où le palefrenier était en train de brosser ses élèves.

— Bonjour ! Jasper, dit-il, en faisant un grand salut.

— Bonjour ! Jack ; que diable viens-tu faire ici, à cette heure indue pour les visiteurs de ton espèce ?

— Ah ! mon cher, tu as toujours été mon ami, — Jasper fit une grimace, — et je viens te demander un léger service. Tu sais bien, cela m'a coûté, mais quand on est amoureux !.....

Jasper éclata de rire.

— Toi ! amoureux ! fit-il.

— Pourquoi ne pourrais-je pas avoir des sentiments comme les autres ?

— Allons donc ; pour la même raison que les pierres ne poussent pas de feuilles.

(A CONTINUER.)

LES ENFANTS DE THALIE.

PAR CHARLES AMEAU.

Oh ! la folle, l'ardente jeunesse ! l'époque de nos quinze ans, de nos vingt ans, qui nous la rendra !...

Pardon, lecteur, pour ma part, je ne tiens nullement à ce que l'on nous la rende cette folle et ardente jeunesse, — elle coûte trop de peines et de fatigues. Dès que l'on a dépassé la trentaine, on ne la voit plus du même œil : — on en comprend vite, on pourrait plutôt dire tardivement, les mauvais côtés.

Mais bah ! puisque c'est fait, autant vaut s'en consoler et en rire.

Rions-en donc.

En ce temps heureux, — car il fut heureux, malgré, tout j'en conviens, — nous nous croyions de grands hommes en germe Philippe, Léon, Antoine, Edmond, George, et une bonne demi douzaine d'autres, qui, tous ensemble, n'auraient pas réuni plus de sience qu'un écolier de syntaxe, ni plus d'argent qu'un décroqueur de bottes.

Mais nous avions des espérances. — Oh ! des espérances ! — et nous comptions sur nos ailes qui commençaient à pousser et qui promettaient de nous porter au pinacle, au sommet, à l'apothéose.

Hé ! vraiment oui, c'est un bon temps que celui de la folle et ardente jeunesse puisqu'il nous permet de caresser des rêves de ce genre... mais je vous ai déjà dit que je n'aimerais pas à le voir recommencer.

Ceci posé, procédons.

Le besoin se faisant sentir, comme on dit de nos jours, de créer un cercle littéraire dans notre ville, je fus du nombre des inspirés qui agitèrent les éléments de formation du dit cercle. Il fallait voir si j'y allais, et les autres aussi ! L'idée une fois émise parmi nous, rien ne nous paraissait impossible dans son exécution. C'était une mission, un devoir, un apostolat qui s'offrait à nous ; chacun l'embrassait avec empressement. Nous ne parlions de rien moins que de régénérer notre ville, et même un peu le pays tout entier, en créant un foyer artistique, surtout littéraire qui, à l'exemple d'Athènes chez les Grecs et de Paris dans les temps modernes, rayonnerait à des distances incalculables.

Oui ! c'était, pour le moins, ce que nous avions l'ambition d'accomplir.

Pourtant, à la première réunion de ce « cercle littéraire, » il fut décidé que nous nous bornerions à former un « club dramatique. » C'était descendre de haut.

Les uns prétendaient que nous n'avions pas un seul littérateur sous la main, et ils avaient raison ; les autres soutenaient qu'il ne serait pas difficile de trouver parmi nous six ou sept acteurs passables, sans compter les comparses, et ils n'avaient pas tort.

Nous voilà donc constitués, Philippe, Léon, Antoine, Edmond, George et moi, en club dramatique.